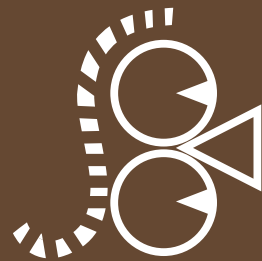


Vu de **Pro-Fil**



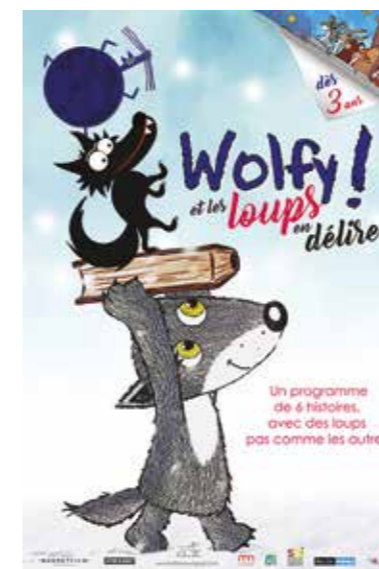
Dossier : Gourous

N°46
hiver 2020

A voir en ce moment

Le «petit gentil loup»

Wolfy ! et les loups en délire, programme de six courts pour tout petits



contes traditionnels, comme *Le chaperon rouge*, *Les trois petits cochons* et *Le loup et les sept chevreaux*, supposés

À l'approche de Noël, il est bon de se pencher pour une fois sur des films pour nos plus jeunes spectateurs. Cette petite série tente de prendre le contrepied de l'image convenue du 'grand méchant loup'. Si le premier épisode, *Le Loup boule* de Marion Jamault (Belgique 2016, 3 min 46) me semble trop tarabiscoté pour les petits, les cinq suivants sont tout à fait charmants. *Je suis un loup* de Michaël Journalleau (France 2020, 5 min) s'appuie sur les

connus, ce qui n'est peut-être pas évident aujourd'hui. Le film veut renverser tous les clichés en faisant du loup une louve, en précisant que les filles aussi ont le droit d'être méchantes. Mais dans l'histoire elle est gentille et rose, rattrapée ainsi par un autre cliché, celui de la petite fille mignonne. Dommage. Sous le titre *Le Petit Loup Gris* suivent quatre épisodes de Natalia Malykina (Norvège) d'après quatre poèmes originaux de la réalisatrice, illustrant les quatre saisons de l'année par des histoires pleines de joie et de bonne humeur : *Un songe en hiver* (2016, 6 min), *Le Navire de glace au printemps* (2017, 6 min 30), *Fête d'une nuit d'été* (2019, 6 min) et *Vol d'automne* (2020, 6 min). On est plus proche ici du conte traditionnel, poétique et enchanté. L'adaptation française de Louis Ferré tente d'imiter le phrasé du poème :

« Été. Wolfy par les étoiles et la lune éclairé, rêve d'un beau gâteau pour fêter ses années. »

Des petits films à regarder en famille pour initier nos tout petits au bon cinéma.

Waltraud Verlaquet

Le père de Nafi

Film de de Mamadou Dia (Sénégal, 1h47) avec Saikou Lo, Alassane Sy

En langue peule, ce premier film d'un admirateur de Sissoko et du néoréalisme italien a obtenu de nombreux prix, dont le Léopard d'or 'Cinéastes du présent' à Locarno. Issu d'une famille d'imams et élevé dans le soufisme, Dia dit avoir été inspiré par ses visites à Tombouctou avant et après l'invasion des djihadistes pour écrire son scénario. Complexe, celui-ci tisse avec habileté liens familiaux, tradition, politique, argent, amour, sur la toile de fond d'une montée de l'extrémisme dans la vie quotidienne d'une petite ville du nord du Sénégal. C'est là que deux frères (Ousmane, wahhabite qui s'est radicalisé en Europe, et Tierno, un imam tolérant qui défend un islam tempéré par les traditions animistes) vont affronter leurs visions du monde à propos du mariage de leurs enfants. En réalité, Ousmane est un frustré enrichi qui compte se faire élire à la mairie, soutenu par un groupe de fondamentalistes, tandis que Tierno ne songe qu'à protéger sa communauté des divisions. Cet antagonisme bascule dans la tragédie shakespearienne lorsque le totalitarisme religieux fait éclater la structure familiale que tente de préserver le pouvoir discret mais sûr des femmes, et que cherchent à fuir les deux amoureux.

Mesuré mais sans lenteur, le déploiement du film est d'une intensité, d'une profondeur remarquables. Souvent au plus près des visages, il prend son temps, et fait une place aux silences et aux pauses dans l'intrigue, tandis qu'une belle photographie magnifie les décors. Sauf les deux pères, tous les acteurs sont non professionnels et, très bien dirigés, ne surjouent pas. Digne héritier d'Ousmane Sembène, Mamadou Dia donne, aux côtés d'Alain Gomis et de Mati Diop, de belles promesses au cinéma sénégalais.

Jean-Michel Zucker

Edito

A une époque où plus de trente millions d'Américains croient imperturbablement les mensonges de Donald Trump, où se développent sur les réseaux sociaux les *fake news* de toutes sortes sur l'épidémie de Covid-19, où les thèses complotistes et les discours apocalyptiques se multiplient et où de nombreux médias préfèrent le scandale à l'information, il nous a semblé intéressant de consacrer notre dossier aux gourous.

Les gourous ont de tout temps inspiré le cinéma, car l'emprise qu'ils exercent sur leurs victimes et les moyens maléfiques qu'ils emploient pour les couper du reste du monde sont des ressorts dramatiques forts. Nous avons rassemblé dans ce dossier des films qui dénoncent des dérives religieuses, des orthodoxes (*Au-delà des collines*) aux catholiques (*Les éblouis*), des évangélistes (*Elmer Gantry*) à la scientologie (*The Master*) et bien sûr les dérives mortifères de l'islamisme radical (*La désintégration*), mais aussi quelques films sur des emprises politiques (*La vague*) ou sataniques (*Rosemary's Baby*, *Indiana Jones*). Le phénomène de l'emprise par les réseaux sociaux et plus généralement par les médias est un phénomène encore trop jeune pour avoir été beaucoup abordé au cinéma, mais il représente sans doute aujourd'hui la principale menace et il est important de rappeler que l'éducation à l'image est le meilleur moyen de se prémunir contre ces dangers et que c'est un des objectifs de Pro-Fil.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaquet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Claude Bonnet
Maguy Chailley
Jacques Champeaux
Nadège Pierron

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° :
15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression :
10 mois 2019
Dépôt légal à parution
Commission paritaire
N° 1222 G 93549

Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux - 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma - 06 74 44 41 65
fdepalma10@yahoo.fr

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier
www.pro-fil-online.fr
SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

3 Le « petit gentil loup »
Le père de Nafi

4 *Le diable n'existe pas*
L'homme qui a vendu sa peau

Parmi les festivals

5 Un jury 2.0 pour le festival de Cottbus

6 Une édition spéciale « jeunes »

7 Cinemed 2020

Champ-contrechamp :

8 *Michel-Ange (Il Peccato)*

DOSSIER : Gourous

9 Avent et nativité pour le fils humain
de satan

10 Relations complexes

11 Isoler pour mieux dominer

11 Au-delà de la sottise

12 Burt Lancaster en gourou évangéliste

12 Indiana Jones vs Mola Ram

13 Du spirituel au politique

14 Quand le gourou perd les pédales

15 **Coin théo** : Ce gourou du nom de Jésus

DÉCOUVRIR

16 Les pionnières du cinéma

17 Woody Allen à coeur ouvert

18 Une série télévisée de grand art

PRO-FIL INFOS

19 Informations diverses

A LA FICHE

20 *La désintégration*

Couverture :
Jean-Pierre Darroussin dans
Les éblouis



Le diable n'existe pas

Sheytan vojud nadarad de Mohammad Rasoulof (Allemagne-Iran-Tchéquie, 2h31)

Ours d'or et Prix du jury œcuménique à Berlin, ce film montre dans quels dilemmes se débattent quatre hommes chargés d'exécuter des condamnés à mort. Après la sortie de *Un homme intègre*, l'auteur avait été interdit de tournage en Iran puis condamné à un an de prison ferme. Défiant ces contraintes, il récidive et décline, caché derrière la forme moins surveillée du court métrage, les implications éthiques d'un sujet tabou dans son pays. Se chargeant lui-même des scènes d'intérieur, il supervise celles d'extérieur tournées par ses assistants. Le film plonge le spectateur dans une atmosphère étouffante de persécution politique et évoque les impasses des pistes de résistance à l'injonction de tuer. Heshmat est un mari et un père modèle trop paisible, au visage impassible. Sa profession offre un certain confort à une famille

qui semble ignorante de la tâche nocturne qu'il accomplit. Plus anxieux, Pouya commence son service militaire en milieu carcéral. Pour garder la conscience pure, il préférera risquer sa vie et celles de ses compagnons. Javad, en obéissant, a obtenu trois jours de permission pour rejoindre sa fiancée. Ses projets de mariage seront bouleversés par le décès d'un proche dans la famille de celle-ci. Enfin Bahram, médecin interdit d'exercice, accueille sa nièce Darya qui vit depuis sa petite enfance en Allemagne. Il veut lui révéler le lourd secret qui les concerne tous deux. Si la peine de mort est le fil rouge qui relie ces quatre contes terrifiants,



chaque épisode s'inscrit dans un univers différent, avec des personnages qui réfléchissent à leur responsabilité individuelle et en assumant les conséquences. Dans chacune de ces histoires, l'auteur a clairement voulu souligner aussi la place des femmes.

Jean-Michel Zucker

L'homme qui a vendu sa peau

Kaouther Ben Hania, la réalisatrice tunisienne qui nous avait fait vibrer avec *La Belle et la meute* en 2017, nous enchante aujourd'hui avec une histoire digne d'un conte.

En Syrie la déclaration d'amour, dans une envolée révolutionnaire, du jeune Sam Ali à sa belle Abeer lui vaut la pri-

son et l'exil. Il survit au Liban en jouant le pique-assiette dans les inaugurations de galeries d'art. C'est là que le destin le place entre les mains d'un artiste sulfureux, qui va lui proposer un marché. Il accepte, contre l'obtention d'un visa, de se faire tatouer sur le dos le visa Schengen. Il pourra ainsi retrouver

Abeer, maintenant mariée à un diplomate syrien en Belgique. Le contraste entre le monde brisé des réfugiés et celui des privilégiés de la culture n'est pas un obstacle à notre compréhension du conte, car nous suivons le point de vue de Sam (prix d'inter-

prétation pour Yahya Mahyani à la 77^e Mostra de Venise) dans cette histoire. Le fait d'être considéré comme un objet d'exposition ne semble pas le choquer. Seule, la promesse de retrouver l'amour lui suffit et aussi envoyer de l'argent à sa famille ! Même le tollé soulevé par une association humanitaire syrienne, dénonçant l'esclavagisme flagrant de l'Occident profitant du malheur des exilés, ne parvient pas à le faire changer d'avis. Si l'univers de cet art contemporain trouve dans la mise en scène et les décors un parfum de perversité diabolique, l'artiste, malgré ce pacte, a pour lui l'authenticité de sa démarche, jusqu'au bout du récit.

Ce film, basé sur une certaine réalité, nous emmène plus loin dans la réflexion sur la liberté de l'homme ; la musique d'Amine Bouhafaf, lyrique et émouvante, exalte notre plaisir.

Arielle Domon



Voir les billets d'humeur et les émissions radio sur notre site

Un jury 2.0 pour le festival de Cottbus

Désignés par les organisations internationales Interfilm et Signis, les quatre membres du jury œcuménique du festival de cinéma de Cottbus s'apprêtaient à rejoindre en novembre cette jolie ville allemande quand s'est aggravée en Europe la deuxième vague de pandémie de COVID-19.

Dans le confinement de nos frontières et devant nos écrans domestiques, Théo Peporté (Luxembourg, président du jury), Mladen Aleksic (Serbie), Daniel Gewand (Allemagne) et moi-même avons donc fait connaissance, avec le soutien indéfectible de *Whats'App*, *Zoom*, *Webex* et autres. Au programme, les douze films de la Sélection officielle du 30^{ème} festival, né en 1991 d'un mouvement de ciné-clubs de l'ancienne RDA. Y sont présentés chaque année des films d'Europe centrale, d'Europe de l'est et des Etats issus de l'ex-URSS. Un jury œcuménique est présent depuis 1999 dans cette ville, située à une centaine de kilomètres au sud-est de Berlin.

Alternant réalisateurs confirmés et premiers films, la Sélection officielle offrait cette année une belle variété d'histoires contemporaines, révélatrices des souffrances et problèmes humains de ce début du 21^{ème} siècle, peu de place étant laissée aux comédies.

Déjà couronné à Cottbus, avec notamment le Prix du jury œcuménique 2014 pour *La classe de correction* et également réalisateur de *L'insensible*, deux films sombres et désespérés, le Russe Ivan I. Tverdovsky revient dans *La conférence* sur les événements tragiques survenus dans le théâtre Dobrovka de Moscou du 23 au 26 octobre 2002 (169 morts). Ignorant les questions laissées sans réponse sur la prise d'otages ainsi que sur l'intervention des policiers après la diffusion d'un gaz paralysant, le film se concentre sur le choc post-traumatique subi par les otages. Le personnage principal, Natalia, qui avait pu s'enfuir alors que son mari et ses enfants restaient aux mains des terroristes, est rongée par la culpabilité. Le temps d'une soirée anniversaire, 17 ans après les faits, elle a quitté le monastère où elle s'est réfugiée pour expier, afin de rejoindre d'autres rescapés traumatisés, dans un théâtre. La faute, le remords et la recherche de la rédemption sont au centre de ce récit, bien mis en scène, avec d'intéressants plans fixes, mais trop long ; vers minuit, toujours assis dans le théâtre, les ex-otages se rappelleront le drame, parmi des mannequins noirs, bleus ou blancs, eux aussi assis, figurant les preneurs d'otages, les absents et les cadavres des victimes.

Cinéma social

Cottbus 2020 met à l'honneur plusieurs autres personnages féminins. *Mater*, premier film du Croate Jure Pavlovic, évoque avec beaucoup de justesse le problème, très répandu, d'adultes devant s'occuper d'un parent vieux et malade, et vivant loin, tout en ayant des enfants à charge. Jasna, qui vit en Allemagne où elle s'est établie avec mari et enfants, revient dans son village de Croatie pour aider sa mère atteinte d'un cancer. Malgré

les difficultés et le caractère impossible et dominateur de cette mère, Jasna s'efforcera de faire son devoir. Le film est poignant, de facture un peu trop classique.

L'exil et les relations familiales imprègnent également *I Never Cry* du Polonais Piotr Domalewski : une jeune Polonaise, Ola, égoïste et révoltée contre les adultes, part sur les traces du père parti travailler en Irlande et dont la famille vient d'apprendre la mort. Au cours de ce voyage, l'adolescente finira par mieux comprendre le sort difficile de ses parents et se rapprochera *post mortem* d'un père qui s'était efforcé de 'faire de son mieux' : une analyse psychologique subtile dans les milieux de l'émigration, qui rappelle le cinéma social de Ken Loach ou Robert Carlyle. Une famille du Kazakhstan vivant dans les conditions extrêmes de la steppe est également au centre du magnifique film de Yerlan Nurmukhambetov, *Les voleurs de chevaux* (sortie prévue mi-décembre). La nature brute, éternelle, dont l'homme n'est qu'un élément, y envahit l'écran dans une succession de plans fixes, larges ou moyens, sur les monts Tian Shan ou les chevaux, de couleurs de ciels ou d'herbes hautes foulées par des enfants rieurs, d'intérieurs paisibles ou chargés d'inquiétude. Le récit est enlevé, mêlant tous les comportements humains, de la bonté et de l'entraide à la cupidité et au mal.

Citons encore, léger et parfois comique, *La campagne* de Marian Crisan (Roumanie) qui se moque des travers des hommes politiques comme de leurs administrés.

A l'issue du festival reporté au début décembre, le jury œcuménique rendra public son verdict, l'ensemble du palmarès étant consultable sur le site de Pro-Fil (rubrique Festivals) à la mi-décembre.

Françoise Wilkowski Dehove

Les voleurs de chevaux



Une édition spéciale «Jeunes»

Ciné-Festival en Pays de Fayence, 12-17 octobre 2020

Cette année bien particulière restera dans la mémoire de tous les cinéphiles. Elle marque également un tournant pour le Ciné-Festival en Pays de Fayence, puisque l'emblématique présidente, Waltraud Verlaquet, qui est l'une des fondatrices de ce festival, a décidé de céder sa place dans un contexte sanitaire inquiétant. C'est avec beaucoup d'humilité que j'ai accepté de lui succéder dans cette fonction, ô combien enrichissante ! Étant l'âme de ce festival, elle en reste la Présidente d'honneur.

Les enfants à l'honneur

Malgré les nombreuses contraintes, les incertitudes et les angoisses dues à la pandémie de coronavirus, nous avons voulu tout de même maintenir allumée quelque peu la flamme du 7^e art, tellement mise à mal en ce moment. N'ayant pu sélectionner des films courts et longs métrages, du fait de l'annulation

de presque tous les grands festivals internationaux, il nous était donc impossible de proposer une compétition comme nous le faisons lors des éditions précédentes. Nous ne voulions cependant pas renoncer à proposer un moment de cinéma aux élèves des écoles et collèges de notre secteur, ainsi qu'à nos fidèles cinéphiles. Une "édition spéciale" tournée essentiellement vers la jeunesse a donc été présentée cette année, dans les trois salles de cinéma partenaires. Plus de 2 000 élèves, du CP à la 3^{ème}, sont venus assister à des séances de courts métrages, spécialement sélectionnés pour eux, ainsi qu'au magnifique et immuable film de Charlie Chaplin *The Kid*. Notre maintenant fidèle intervenant, Vincent Mirabel, a fait le plaisir de ces jeunes spectateurs, en leur apportant son analyse filmique de ce chef-d'œuvre qui connaît, cent ans plus tard, toujours le même succès auprès du public, quel que soit son âge. Les deux sélections de courts métrages, 'enfants' et 'ados', ont fait l'objet d'un vote. En effet, chaque

classe devait donner son coup de cœur pour un des courts métrages proposés. Chez les enfants des classes de CP, CE1 et CE2, c'est le très beau film d'animation néerlandais d'Andy Goralczyk *Spring* (2019) qui s'est démarqué. Du côté des ados, le film *Garden Party*, réalisé en 2017 par six étudiants (Gabriel Grapperon,

Victor Caire, Florian Babikian, Vincent Bayoux, Théophile Dufresne, Lucas Navarro) de l'école d'animation d'Arles, a été largement plébiscité.

Ces deux courts métrages 'coup de cœur' ont été diffusés à nouveau lors de la Soirée Cinéma proposée aux cinéphiles venus assister à la projection du film de Mehdi M. Barsaoui, *Un fils*. Celui-ci devait nous faire l'honneur de sa présence pour nous présenter son film. Malheureusement, l'épidémie ne nous aura pas permis de mener à bien cette rencontre, le réalisateur tunisien étant contraint de rester dans son pays. Nous avons eu quand même le plaisir de recevoir Pierre Nogueras, venu présenter en avant-première son nouveau clip en faveur de l'association Laurette Fugain qui soutient les malades de la leucémie. Ce film est une ode à la vie et un hommage au cinéma italien.

'Monsieur Cinéma'

Au cours de ce festival, Vincent Mirabel, professeur d'histoire du cinéma et d'analyse filmique, a ravi les amateurs de cinéma en animant deux conférences : une formation d'éducation à l'image, destinée principalement aux enseignants, et une conférence sur le cinéma sud-coréen. Le public a été charmé par ce grand monsieur du cinéma, au discours bien documenté et passionnant.

Nadège Pierron



Moisson de festivals en ces temps difficiles

Locarno a pu avoir lieu du 5 au 15 août 2020, en partie sur place et en partie en ligne sous la devise « For the Future of Films ». 20 réalisateurs ont présenté leurs projets non encore terminés. Il n'y avait pas de compétition internationale. A Kiev, du 22 au 30 août 2020, le jury œcuménique a pu se constituer et récompenser *Cancion sin nombre* (*Chant sans nom**) de Melina Leon (Pérou, 2019), plus trois mentions spéciales. Le festival de Zlin, initialement prévu en mai a été déplacé en septembre et a été organisé en live. Le Jury œcuménique a pu également travailler sur place et a décerné son prix à *Dein Herz tanzt* de Stefan Westerwelle (Allemagne, 2020), avec une mention spéciale pour *Rocks* de Sarah Gavron (Royaume-Uni, 2020). A Venise (2-12 septembre), INTERFILM a renoncé à l'organisation d'un jury, l'évolution de la pandémie Covid-19 étant trop imprévisible. Le Lion d'or a été décerné à *Nomadland* de Chloé Zhao. A Chemnitz (10-17 octobre), le jury œcuménique a primé *Le voyage du prince* de Jean-François Laguionie, Xavier Picard (France / Luxembourg, 2019) et décerné une mention à *Sestrenka* (*Petite soeur**) d'Alexander Galibin (Russie, 2020). A Varsovie (9-18 octobre), le prix du jury œcuménique est allé à *Muž se zaječima ušima* de Martin Sulik (République tchèque/Slovaquie, 2020). A Leipzig (26 oct.-1er nov. 2019) c'est un jury interreligieux qui a primé *En route pour le milliard* de Dieudo Hamadi (Congo / France / Belgique, 2020), et à Lubbeck (4-8 novembre) c'est un jury INTERFILM qui s'est décidé pour *A perfect family* de Malou Reymann (Danemark, 2020) avec une mention à *Tigres* de Ronnie Sandahl (Suède / Italie).

Cinemed 2020

42^e Festival Cinéma Méditerranéen de Montpellier, 16-24 octobre 2020



Goran Bogdan dans *Le père*

Une édition forcément particulière cette année avec moins de séances et de spectateurs. Emmanuelle Béart, invitée d'honneur et Grand corps malade, président du jury « Antigone d'or » par contre étaient bien là. Ouf ! L'éclat de rire de Claudia Cardinale annonçait l'évènement majeur du festival : l'hommage à Federico Fellini pour le centième anniversaire de sa naissance avec l'intégrale restaurée

4 K de son œuvre, une exposition de dessins de sa jeunesse caricaturiste, et des photos de plateau de 8 1/2. Le Serbe Srđan Golubovic a décroché l'Antigone d'or avec *Le Père* et l'Israélien Nir Bergman le prix du public pour *Here We Are*, deux films sur l'amour paternel, thème rarement traité au cinéma. Le prix de la critique est revenu à *Teddy* (avec Anthony Bajon toujours étonnant) qui revisite la légende du loup-garou pour le premier long métrage des frères Ludovic et Zoran Boukherma. Enfin le cinéaste turc Dervis Zaim a reçu le prix Jeune public pour *Flashdrive*, l'odyssée d'un lanceur d'alerte syrien et de son épouse, sur les horreurs du régime de Bachar el Assad. Nous avons aussi aimé *Sous le ciel d'Alice* de Chloé Mazlo, fresque

familiale poétique dans le Liban des années 50 et *Gaza mon amour* de Tarzan et Arab Nasser, une histoire d'amour entre sexagénaires (l'amour n'a pas d'âge !), comédie charmante dans le quotidien palestinien d'aujourd'hui.

Alors, une édition plus sobre, moins « festive » dans tous les sens du terme, mais une satisfaction unanime sur la qualité des films présentés. C'est bien là l'essentiel !

Claude Bonnet

Voir les billets d'humeur sur ces films sur notre site, rubrique Festivals > Cinemed.

Familles de Méditerranée

La famille au centre du 42^{ème} Cinemed

Plusieurs films du Festival avaient pour thème la famille, avec la particularité pour ces deux documentaires d'être traités par deux femmes nées dans une famille de cinéma et qui fouillent le passé, en construisant leur scénario autour de la recherche d'identité. Dans *Parle-moi d'elles*, Marianne Khoury, nièce et productrice de Youssef Chahine, réalise son 4^{ème} documentaire en interrogeant les souvenirs d'une famille marquée par le cinéma. Par les photographies, les extraits de films de Chahine parfois inspirés de la vie familiale, elle illustre sa démarche obstinée de faire parler les femmes de la famille sur quatre générations. Le grand réalisateur lui-même rit de cette lubie ! C'est qu'il y a un fil conducteur

dans ces destins enchaînés les uns après les autres, jusqu'à Sara, la dernière, fille de Marianne, oreille attentive et qui analyse avec recul et lucidité le parcours fait pour en arriver là.

Dans *Leur Algérie*, Lina Soualem, fille de Hiam Abbass et Zinedine Soualem, veut connaître l'histoire des grands-parents paternels et comprendre leur séparation après 62 ans de mariage. Ce ressort dramatique nous amène à découvrir le récit de leur vie d'immigrés en France. Les souvenirs se conjuguent là aussi avec les photos, les films d'amateurs et de rares extraits d'archives. En révélant tendrement le quotidien de ces deux personnages au caractère bien déterminé, Aïcha volubile et extravertie, Mabrouk silencieux et fermé, et en interrogeant son père qui



n'a jamais cherché à savoir, Lina révèle l'importance de la transmission, avec l'Algérie au centre.

Arielle Doman

Michel-Ange (Il Peccato)

Film d'Andrei Konchalovsky (Italie, Russie 2019, 2h14) avec Alberto Testone (Michelangelo), Yuliya Vysotskaya (la dame à l'hermine), Glen Blackhal (Raphael), Massimo De Francovich (Jules II), Simone Toffanin (Léon X), Federico Vanni (Sansovino)

Un génie hors normes

CHAMP

C'est semble-t-il la première fois qu'un cinéaste s'attaque à ce monument de l'histoire de l'art. Mais ce n'est pas pour nous raconter 'Michel-Ange, sa vie, son œuvre', ni décrire les sculptures et les fresques multiples, variées, impressionnantes de ce génie hors normes de la Renaissance italienne. Ni de parler de ses poèmes, de ses talents d'urbaniste. Ce serait alors un documentaire de style

'Connaissance du Monde'. Non, c'est le portrait d'un homme qui vit entièrement de son travail de créateur, mais qui se débat au milieu de conflits, dans une période troublée. Qui se bat surtout pour la reconnaissance de sa spécificité d'artiste.

Nous le voyons dans un de ces moments de vie, nous sommes en 1512, il vient de terminer la Chapelle Sixtine. Il a une quarantaine d'années, il lui en reste encore autant à vivre ! Tournées dans la

campagne toscane, les images sont d'une beauté à couper le souffle. Qu'est-ce qu'il arrive à cet homme barbu du nom de Michelangelo Buonarroti, qui arpente les chemins, en parlant tout seul ? L'acteur choisi par le cinéaste ressemble étonnamment au portrait réalisé par un contemporain. Il souffre d'avoir à

supporter le pouvoir des Médicis, un de ses mécènes, l'autre étant le Pape Jules II (appartenant à la grande famille des Della Rovere). Évidemment il subit leur rivalité, et navigue péniblement entre les deux familles. Sans parler de la jalousie de ses pairs (Raphaël, Sansovino).

Les paysages, les carrières gigantesques de Carrare, le village où grouille une population pauvre et pleine de vie nous transportent et nous guident dans ce monde étrange et fascinant. Le sommet du film tient dans une longue séquence, celle de l'extraction d'un énorme bloc de marbre à flanc de colline, choisi par le Maître (pour la commande du tombeau du Pape), et que les ouvriers font glisser, au risque de leur vie, à l'aide de palans et de cordes, sur un char à bœufs. Une ombre tutélaire accompagne sans cesse Michelangelo : Dante, le grand poète visionnaire de l'Enfer. Mais sa vitalité l'éloigne de la tentation de mourir, et il quittera ce monde à 88 ans... lui, le poète qui a écrit :

« Dans une pierre vive, l'art veut que pour toujours y vive le visage de l'aimée. »

Alain Le Goanvic



Alberto Testone dans Michel-Ange

Un petit documentaire CONTRE

« Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules

Se mêler à des Christs, et se lever tout droits

Des fantômes puissants qui, dans les crépuscules,

Déchirent leurs suaires en étirant leurs doigts. »

Charles Baudelaire, en quatre vers des Phares (Les fleurs du mal), avait su avec talent évoquer la grandeur et la force du génial Florentin. Les neuf quarts d'heure du film d'Andrei Konchalovsky nous laissent au contraire sur notre faim. Les reproductions d'œuvres célèbres de Michelangelo

Buenarroti parsemées au long du métrage nous font certes toujours profiter de leur grandiose beauté ; mais à qui espérait mieux découvrir la personnalité de leur créateur, cette réalisation apprendra seulement qu'il était obstiné, rugueux, et capable d'oser. Pour le reste, le scénariste s'est enlisé dans l'insipide confrontation des deux grandes familles papales, les Della Rovere de Jules II et les Medici de Léon X, qui se disputaient la primeur des efforts du sculpteur. Un épisode émerge cependant de cette languissante illustration d'un moment de la maturité du grand maître de la Renaissance, aux prises avec le défi technique d'une commande exigeante.

Les carrières de marbre de Carrare en Toscane sont spectaculaires, et leur ambiance sauvage et puissante est fort bien rendue par le cinéaste ; le travail dur et dangereux des équipes de carriers et d'ouvriers attelés, avec les outils et engins rudimentaires de l'époque, au maniement de roches surhumaines soulève admiration et respect. Beau sujet pour un petit documentaire, mais qui ne pouvait à lui seul alimenter une production aussi ambitieuse.

Jacques Vercueil

CHAMP

Son enseignement l'avait fait condamner à mort pour perversion de la jeunesse. Socrate était-il le gourou d'une secte ? Donner la définition d'une secte est une tâche délicate pour laquelle le gouvernement français a botté en touche à l'occasion d'une conférence internationale sur les droits de l'homme : « La liste des mouvements sectaires [...] est un document de travail parlementaire. En d'autres termes, elle n'a aucune valeur juridique [...], ne peut servir de fondement à une mesure. » Par contre, est passé dans la langue française le terme de gourou, qui à l'origine en Inde, désignait un professeur mais surtout un maître à penser. Cette dernière fonction établit une distinction entre le maître qui détient la Vérité, et ceux qui la reçoivent comme indiscutable. 'Indiscutable' permet de nombreuses dérives, dont certaines manipulatoires, difficilement évidentes à ceux qui reçoivent l'enseignement... et même, quelquefois, au maître lui-même. Que montre le cinéma ?

Avent et nativité pour le fils humain de Satan

Rosemary's Baby (USA, 1968) a été, après Répulsion, un des premiers films qui ont propulsé Roman Polanski parmi les réalisateurs et scénaristes qui comptent, en particulier pour son scénario tiré d'un roman d'Ira Leving.

Rosemary est une charmante jeune épouse élevée strictement dans une pension religieuse, qui lui a laissé une grande ferveur catholique mais des cauchemars anxiogènes. On la voit, enceinte, s'arrêter devant une vitrine pour y contempler longuement la statuette d'une Nativité. Guy, son mari, est un acteur qui doit construire sa carrière et ne trouve pas encore facilement d'emploi. Il se montre tout d'abord tendre avec Rosemary, mais change peu à peu pour devenir autoritaire et dénué d'empathie. Les vieux voisins de palier sont indiscrets et envahissants.

Secte ou délire ?

Ce qui est très particulier dans ce film, c'est qu'il offre, avec une égale vraisemblance, deux niveaux de compréhension, ce qui, jusqu'à la fin, trouble le spectateur qui n'arrive pas à deviner si Rosemary a affaire à une

secte satanique ou se trouve dans un délire psychiatrique.

L'existence d'une secte est suggérée par la narration qui, dans le film, suit Rosemary (Mia Farrow) dans tous ses mouvements et ses émotions. C'est ce point de vue qui nous intéressera. La jeune femme paraît franche et fragile, et le spectateur ne tarde pas à sympathiser ou même s'identifier au personnage. L'angoisse s'installe peu à peu, dès que Rosemary se sait enceinte, d'abord avec le choix de son médecin, puis empire jusqu'à la crainte d'un complot. Par ses yeux, le spectateur découvre l'emprise croissante de son entourage sur les décisions de la future mère.

Les lieux ajoutent au mystère et à l'anxiété. Le couple de Guy et Rosemary vient de s'installer dans une partie réaménagée d'un très grand appartement ancien. Leur entourage leur raconte toutes les horreurs qui

s'y sont produites au cours du temps. Les enfilades de couloirs deviennent sensiblement plus sombres malgré les tentatives de décoration

(suite p. 10)



(suite de p. 9)

de Rosemary, et toutes sortes de bruits hors champ traversent les cloisons et vont se dramatisant : de la pacifique *Lettre à Elise* le jour de leur arrivée, aux tic-tac d'horloges convoquant le temps, puis aux psalmodies suggérant des messes noires. Même certaines portes condamnées semblent reprendre vie... Le gourou n'apparaît qu'à la dernière scène, Satan lui-même, magnifique dans

son costume blanc, au milieu de ses adeptes, père comblé découvrant son fils né d'une humaine. Car, aux yeux effarés de Rosemary, le mystère s'éclaircit : ce bébé que son mari disait avoir conçu pendant le sommeil de la jeune femme était celui de Satan qui voulait avoir, comme Dieu, un fils humain qui ferait vivre sa gloire. La dernière scène, presque sans paroles,

se termine sur le visage de Rosemary qui regarde longuement son enfant. Mia Farrow sait traduire magnifiquement dans son expression les émotions qui la bouleversent. On ne voit pas le bébé.

Nicole Vercueil

Relations complexes entre disciple et gourou

The Master de Paul Thomas Anderson, 2012

Dès les premières images, le ton est donné. Freddie Quell, interprété par un Joaquin Phoenix magistral, est un vétérinaire militaire complètement démolé psychologiquement par la guerre, mais également par la personnalité psychotique de sa mère. Sa réinsertion dans la vie sociale est très difficile, elle semble même impossible, tant ses troubles psychiques sont lourds. Son rapport aux femmes et à la sexualité en témoignent également.

Un personnage brisé psychologiquement

Ce protagoniste, marginal, alcoolique et complètement instable psychologiquement, va se faire enrôler dans une secte, dans laquelle le gourou Lancaster Dodd (Philip Seymour Hoffman) va tenter de le soigner, en le remettant dans le droit chemin grâce à un retour dans son passé (voyage dans la 'faille temporelle'). Selon Dodd, pour se libérer de ses traumatismes, Freddie doit prendre le contrôle de sa vie. Celui-ci se cherche et son périple intérieur est amorcé par ce maître qui apparaît comme son sauveur.

Une dépendance affective

Rapidement, une relation ambiguë s'installe entre les deux hommes, une sorte d'amour-haine entre l'homme, leader charismatique, et le marginal, cobaye. L'exclusivité affective instaurée par le gourou marque une profonde dépendance, qui semble être mutuelle. Les regards intenses entre ces deux personnages témoignent de ce profond attachement que l'on pourrait presque qualifier de mystique. La violence avec laquelle Freddie défend la légitimité

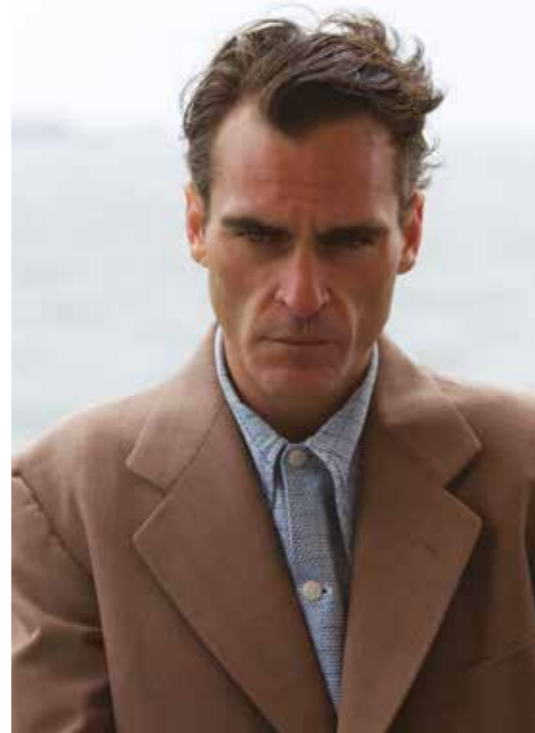
de Lancaster et de son action, montre la puissance de sa dévotion vis-à-vis de son gourou. Le réalisateur s'est centré sur ce curieux rapport maître-disciple, qui ne cesse de nous surprendre. S'intéressant autant aux méthodes d'endoctrinement de la secte qu'à la relation à la fois paternaliste et amoureuse qui se lie entre les deux personnages principaux, Anderson retranscrit également l'ambiance d'une époque (les 50's). Mais il ne parvient qu'à être énigmatique, à soulever plus de questions au sujet des deux protagonistes, sans jamais élucider vraiment leurs problématiques mutuelles et respectives.

Une secte envoûtante

Le film aborde, de manière évidente, le thème de la naissance de la scientologie dans les années 1950 aux Etats-Unis, sans jamais vraiment l'avouer. L'image de la secte, bien que l'on sente qu'elle regroupe tout un tas de personnages perturbés, est traitée ici avec beaucoup d'indulgence, ne parlant quasiment jamais de son côté mercantile par exemple, ou donnant du maître une image de gros bonhomme finalement assez sympathique. Ce culte, cette secte aux croyances loufoques, Anderson n'en explique rien.

Un magnétisme visuel

La mise en scène et la photographie sont très soignées, comme d'habitude avec Paul Thomas Anderson. Son style très perturbant nous fait entrer dans

Joaquin Phoenix dans *The Master*

les pensées intenses du personnage psychotique. Les prises de vues sont magnifiques, comme si la beauté de la nature était présentée ici pour accentuer la dérive si profonde du vétérinaire perturbé. Lien que l'on peut élargir à l'espèce humaine, en proie aux diverses manipulations des grands orateurs. P.T. Anderson nous livre un film au magnétisme incontestable, autant par sa mise en scène, juxtaposée à une bande son envoûtante, que par la prestation grandiose de ses deux comédiens, saisissants et bouleversants. C'est donc un cinéma ambitieux et troublant de résonance.

Nadège Pierron

Isoler pour mieux dominer

Les éblouis de Sarah Suco, France 2019

Camille, 13 ans, passionnée de cirque, est l'aînée d'une famille de quatre enfants. Ses parents, catholiques mais peu pratiquants, s'installent dans une petite ville de province et rejoignent une communauté religieuse basée sur le partage et la solidarité dans laquelle ils s'investissent pleinement. La jeune fille doit alors subir un mode de vie qui remet en question ses envies d'adolescente.

Sarah Suco, jeune réalisatrice dont c'est le premier long-métrage, s'est inspirée de ce qu'elle a vécu dans son enfance. Le père, professeur au caractère faible, et la mère, comptable en recherche d'emploi et dépressive, vont trouver dans cette communauté une fraternité qui les rassure. Ils s'y engagent de plus en plus profondément, de manière assez égoïste, sans vraiment se soucier de la façon dont leurs enfants, et notamment les deux aînés, apprécient ce changement de vie.

Des fidèles...

Ce qui est intéressant dans le film est qu'il montre bien comment on passe de la communauté charismatique à la secte. Au début, ce que nous voyons, ce sont des chants entraînants et des repas en commun qui ne diffèrent pas

beaucoup de la pratique de nos paroisses, sinon sans doute par des manifestations d'enthousiasme collectif plus marquées. Mais nous nous apercevons bientôt que ce lieu d'accueil chrétien est en fait un lieu d'enfermement.

... transformés en troupeau

Le gourou a les traits rassurants de Jean-Pierre Darroussin, mais est un égotique manipulateur. Il se fait appeler 'le Berger', et fait bêler ses ouailles, en symbole de soumission, quand il entre dans la pièce où ils se réunissent. Il utilise les moyens les plus pervers, en détournant notamment le geste sacré de la prière, pour couper les fidèles du monde extérieur. Les parents ne doivent plus voir leur famille, la jeune Camille n'a plus le droit de suivre ses cours de clown, et doit se changer en cachette dans la rue pour mettre des jeans avant d'aller au collège. Les parents subjugués, 'éblouis' non par la Grâce, mais par le gourou, ont perdu tout sens critique.

Camille qui fête ses 14 ans doit se battre seule contre le gourou et la communauté, mais aussi contre ses parents. Ce combat est douloureux pour elle car elle est tiraillée entre sa volonté de liberté et

Camille Cottin dans *Les éblouis*

son amour pour ses parents. Il est rendu d'autant plus difficile que cette forme de communautarisme identitaire, à l'égal du communautarisme politique, rejette tous les autres comme des ennemis. Il y a 'nous' et 'eux'. Et tout ce que 'eux' peuvent dire n'a pour objectif que de nuire au gourou et à la communauté. Ainsi les grands-parents de Camille qui cherchent à ramener un peu de raison dans la famille doivent être rejetés. Il faudra un acte grave qui touche son jeune frère pour que Camille se résolve à aller prévenir la police.

Un film intelligent et très bien joué, notamment par la jeune Céleste Brunnquell dans le rôle de Camille, qui démonte bien le fonctionnement d'une secte ordinaire et les mécanismes par lesquels un gourou banal isole pour mieux dominer.

Jacques Champeaux

Au-delà de la sottise

Au-delà des collines de Cristian Mungiu, Roumanie 2012

Le film (Prix du scénario et Prix d'interprétation féminine pour les deux actrices principales à Cannes) est inspiré de faits réels, et cela rend particulièrement intéressant le mécanisme qui conduit à la situation de secte même si son gourou croit profondément en sa mission et en son innocence.

Dans un couvent moldave reculé, une jeune fille succombe à un exorcisme perpétré par un pope aidé par des religieuses.

Le contexte est favorable à l'assujettissement des religieuses au pope. Ces jeunes filles sont issues d'un orphelinat du village voisin et passent, le plus simplement du monde, de l'orphelinat au couvent : il n'est pas

facile de trouver un travail localement. La sujétion au personnel de l'orphelinat se transmet à celle de la règle du couvent. Les jeunes filles n'ont connu que l'isolement et l'obéissance et n'ont donc aucun esprit critique. Elles nomment 'Papa' le religieux et 'Maman' la mère supérieure, soumise elle aussi aux ordres du pope. Le travail au couvent est dur, mais la mère compréhensive. Le pope n'a qu'une ambition : faire consacrer l'église du couvent pour en être l'officiant attiré. Il veut attirer, en se montrant un prêcheur pieux, juste et sans faille, les fidèles du village qui peu à peu délaissent pour lui leur propre église.

Alina était revenue d'Allemagne pour retrouver au couvent son ancienne

compagne d'orphelinat Voichita, elle avait connu d'autres expériences et se révoltait violemment contre ces conditions de vie.

Le réalisateur montre, en filmant de très près les gestes, si bien que l'essentiel se situe souvent hors champ, l'isolement du couvent dans la neige, les seaux d'eau qu'il faut tirer du puits, l'icône respectée et cachée qui attire les fidèles, la grande naïveté de ce microcosme. Et aussi la stupéfaction des policiers devant cet exorcisme sauvage d'un autre âge. Dialogue avec le pope :

« Vous l'avez attachée à la croix ? – Mais quelle croix ? – On dirait une croix. – La Croix c'est sacré... »

Nicole Vercueil

Burt Lancaster en gourou évangéliste

Tiré du roman éponyme de Sinclair Lewis (1927), le film de Richard Brooks (*Elmer Gantry*, Etat-Unis 1960, 2h26) met en scène un représentant habile et beau parleur qui en vient, dans l'Amérique des années 1920, à troquer son business de quincaillerie pour celui d'évangéliste.

Le film débute dans un café où Elmer Gantry, un voyageur de commerce hâbleur, amuse ses clients avec des blagues salaces en arborant un sourire d'une éclatante blancheur. Est-ce là rouerie de séducteur ou élan du cœur ? Le génie du comédien, comme celui du bonimenteur auquel il prête magnifiquement ses traits, se niche précisément dans le flou de ses intentions et la suite du film va le montrer. Personne ne lui résiste, ni les hommes avec lesquels il trinque au saloon, ni les femmes dont il partage à l'occasion le lit dans quelque hôtel miteux, avant de s'éclipser au petit matin.

Un deuxième personnage va nous fasciner tout autant. Notre camelot va croiser la route d'une prédicatrice au visage d'ange, Sharon Falconer (Jean Simmons) et, pour mille raisons - parce qu'elle le fascine, parce qu'il flaire le bon filon, par intérêt, par goût enfantin du jeu, de la représentation, par celui plus rapace du gain, ou parce qu'il va tomber amoureux d'elle - il lui propose de mettre ses talents de bateleur au service des évangiles qu'elle prétend incarner devant les foules transies. Il va réussir au-delà des espérances de Sharon, et transforme les prêches en un vrai business attirant de plus en plus de monde. Une des scènes principales est celle où les deux prédicateurs, Elmer et Sharon, vont discuter avec les autorités religieuses de la ville où ils veulent s'installer. A part un pasteur

qui quitte la réunion, tout tourne autour de l'argent. Celui que les autorités réclament pour construire un gymnase, réfectionner un toit ou simplement mieux vivre, et celui des prédicateurs qui ont aussi leurs frais. Gantry leur dit crûment : « Je suis là pour échanger un billet de cinquante dollars contre la promesse du paradis ».



Burt Lancaster dans *Elmer Gantry*

Condamnés à la perdition

Quand il recevra l'Oscar pour sa prestation en 1961, Lancaster dira :

« Je n'étais pas fait pour être Elmer Gantry. Je suis Elmer Gantry ! » Avec sa gouaille, sa force de persuasion, en bras de chemise, Gantry galvanise l'auditoire. Il menace les mécréants des pires châtiments : « Vous êtes tous condamnés à la perdition ! » assomment-il à son auditoire tétanisé. Celui-ci est constitué principalement de campagnards des grandes plaines, de gens qui croient que la terre est plate, et de créationnistes. Dans une scène ahurissante, Elmer est accompagné d'un chimpanzé censé représenter l'ancêtre de l'homme. (A l'heure de l'élection américaine, on voit que cette population n'a pas tellement changé entre 1930

et aujourd'hui !) Gantry garde toujours une certaine distanciation vis-à-vis de son personnage, on ne sait jamais s'il s'amuse ou s'il se prend au sérieux, alors que Sharon croit en sa mission et que sa passion ira jusqu'au sacrifice de sa vie. Un troisième homme est intéressant tout au long du film, un journaliste qui représente peut-être la raison devant la fuite en avant des deux héros. Richard Brooks témoigne de beaucoup de tendresse, teintée d'admiration, à l'égard de son bouillonnant héros, certes manipulateur mais loin d'un Tartuffe abusant le peuple, et capable d'élan de sincérité, comme de se mêler aux paroissiens d'une église afro-américaine, juste pour le plaisir de chanter un gospel, avec ferveur et abandon.

Jean Wilkowski

Indiana Jones vs Mola Ram

***Indiana Jones et le temple maudit* (1984), 2^{ème} volet de la série américaine culte des 'Indiana Jones' imaginée par Georges Lucas et réalisée par Steven Spielberg, met en scène une redoutable secte, adoratrice de la déesse Kali.**

Cette secte, les Thugs (dont le nom, passé en langage courant, signifie en anglais 'voyou') a inspiré de nombreux artistes. Elle apparaît notamment, selon *Wikipedia*, dans des romans occidentaux du 19^{ème} siècle, probable manifestation de la peur de l'inconnu dans l'Inde

profonde à l'époque de la colonisation britannique. Passionné de mythologie et d'anthropologie, George Lucas a fait de cette secte le redoutable ennemi d'Indy, dans ce second volet des *Indiana*, dont le rythme, la fameuse musique, les décors somptueux et les rebondissements

incessants laissent à peine au spectateur le temps de respirer.

Après avoir échappé au poison à Shanghai, manqué s'écraser dans les montagnes de l'Himalaya qu'il a dévalées en canot de sauvetage avec son jeune ami Demi-Lune et la chanteuse Willie, l'aventurier-

archéologue au grand chapeau et au fouet (Harrison Ford) arrive en Inde. Pour venir en aide à un village auquel les Thugs ont volé leur pierre sacrée protectrice, il part à la recherche du temple maudit. On est en 1935.

Dès les premières rencontres avec les Thugs, sous le vol de chauves-souris vampires, nos trois héros ont de quoi trembler, à commencer lors d'un dîner à base d'insectes, de soupe où flottent des yeux humains et de sorbets à la cervelle de singe. La suite ne décevra pas le spectateur car la secte, dirigée par l'abominable Mola Ram (Amrish Puri, le grand méchant de Bollywood), rend à la déesse de la mort, Kali, un culte thuggee à base de sacrifices humains. Dans les bas-fonds du temple, sous les torches et au son de sinistres percussions, Mola Ram organise d'atroces cérémonies, arrachant à main nue le cœur de la victime du soir, avant de l'envoyer, enchaînée, brûler dans les entrailles d'un cratère incandescent..

« Les Anglais en Inde seront exterminés ! Puis nous envahirons les Musul-

mans, ensuite le Dieu hébreu tombera, puis le Dieu chrétien sera délaissé et oublié ! Bientôt Kali gouvernera le monde ! », assure-t-il à ses disciples prosternés.

Mêlant aventure, humour et angoisse, le film a remporté un succès phénoménal et le cruel Mola Ram continue d'impressionner les nouvelles générations. Au cinéma, dans le genre de l'épopée coloniale britannique, ce gourou avait eu un prédécesseur en 1939, avec le film de George Stevens *Gunga Din* : un vieux chef chauve, aux yeux brillants et sanguinaires, également thug. Des soldats britanniques postés en Inde (Cary Grant, Victor McLaglen, Douglas Fairbanks Jr) apprennent que les Thugs étaient dans le passé des étrangleurs qui creusaient à l'avance la tombe de leurs victimes. Leur descendant n'est pas moins effrayant, qui va tancer ses fidèles :

« Thugs, réveillez-vous d'un sommeil de 60 années ! Soyez fidèles à Kali ! Allez et tuez, tuez, tuez, pour la joie de tuer, pour satisfaire Kali ! »



Amrish Puri dans *Indiana Jones et le temple maudit*

Dans ce film assez daté, mais distrayant, les sacrifices se font... dans la fosse aux serpents.

Françoise Wilkowski Dehove

Du spirituel au politique

Todo modo d'Elio Petri (Italie 1976)

Sous la conduite de Don Gaetano, dirigeant d'un centre spirituel dans le sud de l'Italie, des personnalités du monde politique, liées au parti catholique majoritaire, se retrouvent pour des exercices de haute spiritualité inspirés d'Ignace de Loyola.

Gian Maria Volonté dans *Todo modo*



Austérité, mystère, et monde secret du pouvoir caractérisent ce lieu loin des regards, où est exposée sans concession l'affirmation « Tous les moyens sont bons pour accomplir la volonté divine ». Scénario librement inspiré du roman de Leonardo Sciascia, écrivain renommé en Italie.

Une ambiance malsaine

Un personnage, appelé le Président (Gian Maria Volonté), quitte Rome désertée à cause d'une épidémie. Il arrive accompagné de sa femme au Centre Zafer. Il est accueilli par Don Gaetano (Marcello Mastroianni), le 'Prieur', qui l'invite à une méditation dans la chapelle du Centre. L'allusion est claire, ce 'président', par le jeu de l'acteur, n'est en fait qu'Aldo Moro, patron de la Démocratie chrétienne italienne, le parti majoritaire qui

domine depuis 30 ans la vie politique. Trois jours durant, les pensionnaires vont vivre sous la domination 'spirituelle' de Don Gaetano, dans un délire de mots, de cris, d'invectives. C'est un monde mafieux, affairiste, prêt à tout pour s'enrichir. Tous réunis pour une retraite pseudo-religieuse, afin de se donner une bonne conscience. Le lieu choisi est un ancien monastère souterrain, construit sur des catacombes.

Les trois Méditations

Leurs thèmes sont le Pêché, l'Enfer, la Croix : une prédication très orientée, destinée à susciter la peur de l'Enfer et le sentiment de culpabilité ! Don Gaetano en impose par sa faconne d'illuminé. Lors du rituel du Rosaire, il entraîne de manière ridicule toute l'assemblée, avec des allers-retours, dans une grande salle ornementée de

statues sinistres. Peu à peu, après les discussions mondaines et convenues, le groupe se transforme en une sorte de troupeau de moutons. Soudain une détonation, un homme tombe, un ex-sénateur, président d'un important organisme d'État. Premier meurtre d'une longue série ! Et ce petit monde politico-industriel va s'entre-déchirer. On va découvrir qu'il vit de corruption et de malversations. La police appelée par Don Gaetano ne trouve pas les

coupables, ne comprenant pas le mobile des assassinats.

Une fable politique

La confrontation entre Don Gaetano et 'Aldo Moro' sur le sens à donner à 'Tous les moyens sont bons', est la conclusion du film, un peu confuse. Le 'Président', sûr de son pouvoir, se heurte à l'attitude morale et vindicative de Don Gaetano. Que veut dire 'accomplir la volonté divine' pour un homme politique

corrompu, qui se situe par-delà le bien et le mal ? Très différent dans son style de Francesco Rosi et de Pasolini, Elio Petri utilise l'exagération et le grotesque, déclarant vouloir changer le regard des Italiens lors des terribles années de plomb (fin des années 60-milieu des années 80). Prémonition ou pas, en 1978, soit deux ans après le film, Aldo Moro était enlevé et assassiné par les Brigades Rouges.

Alain Le Goanvic

Quand le gourou perd les pédales

La Vague (Die Welle de Dennis Gansel, 2013) : une redoutable démonstration

Le film sorti en 2008 est tiré d'un roman américain à succès - toujours au programme de nombreuses écoles allemandes - qui s'inspirait de la mise en place expérimentale en 1967, par un professeur d'histoire de Palo Alto, d'un régime autocratique (La troisième vague) au sein de sa classe de première, pour la rendre consciente de l'efficacité de la manipulation des individus. Face à la conviction de ses élèves qu'un tel régime est devenu impensable en Allemagne, Rainer Wenger, un professeur anarchiste et décontracté, décide de renouveler cette expérience. Ainsi les lycéens de 'La Vague', dénomination choisie avec eux par Wenger, instaurent-ils à leur insu les éléments d'une dictature, que vont symboliser un peu laborieusement une image (une vague), un signe d'appartenance (un mouvement ondulant de la main), et un uniforme (une chemise blanche et un jean). Wenger impose des règles strictes que les élèves investissent à l'excès et commencent à exporter à l'extérieur du lycée, allant jusqu'à taguer La Vague sur les murs de la ville. A l'exception de deux filles restées lucides, la plupart des jeunes se laissent séduire par le charisme du guide, et l'éruption d'un véritable mouvement identitaire favorise l'émergence d'une idéologie totalitaire. Dès le troisième jour, les membres commencent à exclure puis à persécuter tous ceux qui ne se rallient pas à leur cause. Après un match de water-polo qui dégénère en un violent conflit entre membres et non-membres, l'enseignant débordé veut mettre fin à l'expérience devenue incontrôlable. Cependant, ayant alors convoqué tous les élèves du lycée membres de la Vague, il leur annonce, acclamé avec enthousiasme, qu'il a l'intention... de poursuivre et même d'organiser une révolte contre le gouvernement ! Forçant le trait, il va jusqu'à suggérer de torturer un garçon qui s'oppose à lui. Constatant horrifié que certains élèves sont prêts à le faire, il révèle qu'il simulait cet emportement et cette véhémence pour qu'ils se rendent mieux compte de ce qu'ils auraient été capables de faire, et leur intime l'ordre de rentrer chez eux. Il est hélas trop tard, et un événement dramatique va mettre fin à cette expérimentation douteuse.



Jürgen Vogel (de dos) dans La vague

Si l'on comprend l'intention de l'enseignant, très impressionnant dans l'interprétation inquiétante qu'en donne l'acteur Jürgen Vogel, d'utiliser une telle dystopie pour convaincre des jeunes, si souvent la proie de démagogues, que l'Histoire peut se répéter, le scénario parfois naïf de sa démonstration paraît bien lourd. La mise en scène à l'arraché que choisit, dans un souci d'efficacité, le réalisateur Dennis Gansel parvient certes à capter rapidement l'attention du spectateur, mais la trop prompt obtention du consensus parmi les élèves nuit à sa crédibilité. Les comportements parfois caricaturaux de ceux-ci questionnent néanmoins la responsabilité des choix pédagogiques et les risques de la séduction que peuvent exercer les adultes face à des adolescents. Le plus intéressant en définitive dans cette aventure est peut-être, évoqué seulement à la fin du film sans être développé, l'ambivalence du Maître, à l'origine de sa perte de contrôle du projet pédagogique. Si les élèves se sont pris au jeu, l'enseignant, investi comme un Führer, n'a-t-il pas, cherchant à savoir jusqu'où il pouvait aller trop loin, failli céder à un goût immodéré pour le pouvoir ? Des débats en milieu scolaire autour de ce film pourraient éclairer une question aux aspects historiques, psychologiques et éthiques.

Jean-Michel Zucker

Ce gourou du nom de Jésus

« Le christianisme est une secte qui a réussi », disait Ernest Renan, historien et philologue français qui a grandement participé au XIX^e siècle, à la naissance des sciences des religions.

Dès l'introduction à ce dossier, nous butons sur la difficulté à définir ce qu'est une secte et la différence qu'il y aurait, peut-être, entre un gourou et un maître à penser. Personne ne saurait grandir sans maître à penser de quelque sorte. Il y a bien quelques histoires d'enfants-loups, mais en temps normal on naît dans une famille, ou du moins parmi des humains, et c'est en imitant des humains que nous le devenons à notre tour.

Les parents d'abord, le cercle élargi des éducateurs, les amis, les 'grands', nos héros et autres idoles. Tous ces personnages ont une emprise sur nous. C'est normal, du moins tant qu'on est enfant, et c'est normalement fait pour construire l'enfant. Mais premièrement, l'emprise peut détruire au lieu de construire, et deuxièmement, elle peut s'exercer même à l'âge adulte.

Légalement, il est difficile de contrer ce genre de phénomène. Il y a bien la loi About-Picard de 1901 qui vise

« l'abus frauduleux de l'état d'ignorance ou de la situation de faiblesse soit d'un mineur, soit d'une personne dont la particulière vulnérabilité, due à son âge, à une maladie, à une infirmité, à une déficience physique ou psychique ou à un état de grossesse, est apparente et connue de son auteur, soit d'une personne en état de sujétion psychologique ou physique résultant de l'exercice de pressions graves ou répétées ou de techniques propres à altérer son jugement, pour conduire ce mineur ou cette personne à un acte ou à une abstention qui lui sont gravement préjudiciables. »

A partir de là, on pourrait, en tant que 'personne normale', se sentir à l'abri. Mais Jacky Cordonnier, historien des religions spécialiste des sectes, affirme dans une conférence que n'importe qui peut demain devenir victime d'une secte pourvu seulement qu'elle ait un intérêt à vous enrôler.

Cela me fait penser à Bonhoeffer qui écrit (dans *Résistance et soumission*) qu'il ne faut en aucun cas utiliser une

faiblesse d'une personne pour essayer de la convertir, ce qu'il qualifie de chantage religieux. Voilà un premier point qui distingue un gourou d'un maître à penser. Ce dernier n'exploite pas la faiblesse de l'autre mais au contraire, l'aide à se mettre debout.

Mettre debout

Dans *Les éblouis*, les parents de Camille cherchaient juste 'une fraternité qui les rassure'. Et c'est sans doute aussi le bien-être communautaire qui est le moteur de notre dernier exemple, *La vague*.

Personnellement, je ne jette pas la pierre à ce professeur. Il aurait dû mieux encadrer, c'est sûr, mais il aurait surtout fallu lui laisser le temps de faire son *debriefing* pour que tous comprennent que personne n'est à l'abri.

Je me rappellerai toujours de mon professeur de religion au lycée. Il avait commencé son cours en nous racontant je ne sais plus quoi, puis s'est interrompu en disant :

« Vous ne vous rendez pas compte que ce que je vous dis là, c'est n'importe quoi ? Ce n'est pas parce que je suis adulte que j'ai raison. »

Et il nous a, par la suite, appris à systématiquement questionner la parole d'autorité. Cette éducation à la mise en question de l'autorité devrait faire partie intégrante de l'enseignement - sauf qu'on en voit aujourd'hui une dérive inverse, tout aussi dangereuse, celle des complotistes sur les réseaux sociaux qui mettent en doute l'enseignement et les informations 'officielles' pour mieux propager leurs contre-véri-

tés. Et comme les réseaux sociaux sont une caisse de résonance autrement plus puissante que les canaux normaux de la diffusion de l'information, le mensonge répété acquiert quasiment un statut de vérité, du moins pour eux - comme l'expliquait si bien Adolf Hitler.

Les gens sont, par ces mécanismes, coupés du savoir. Bonhoeffer parle (*ibid.*) de cette capacité du pouvoir de rendre une grande partie des gens stupides et donc manipulables. Il disait que des arguments ne peuvent rien contre ce fait :

« Vouloir contrer la stupidité par des arguments, non seulement ne sert à rien, mais c'est dangereux. »

Mais alors, que faire ? Comment distinguer entre gourou et maître à penser, entre secte et communauté où on se sent chez soi, entre vrai et faux ? Une clé majeure nous est livrée par Elmer Gantry : quand il promet d'échanger un

« billet de cinquante dollars contre la promesse du paradis »

(ce qui rappelle singulièrement l'appel à l'achat d'indulgences de Tetzel), il dévoile le mécanisme de la dérive : l'argent. Et avec l'argent, le pouvoir, les deux étant liés. Si *Astérix en Helvétie* dénonce surtout l'utilisation du

pouvoir pour accumuler des richesses, les 'affaires' actuelles tentent de démonter les mécanismes d'utilisation frauduleuse de l'argent pour accéder au pouvoir. Il suffirait sans doute d'éplucher les comptes des gourous et des sectes pour les identifier comme tels.

Jésus est mort sans accumuler ni pouvoir ni richesses. Jusqu'où sommes-nous prêts à aller pour garder l'un et/ou l'autre ?

Waltraud Verlaquet

Johannes Tetzel, jurant avec la main, non sur la Bible, mais sur la caisse !



Les pionnières du cinéma

L'histoire du cinéma a retenu le nom de ses fondateurs, mais elle a longtemps oublié celui des premières femmes qui ont contribué à cette histoire

Le monde entier du cinéma connaît le nom des frères Lumière, inventeurs géniaux d'appareils de cinéma, qui, contrairement à une idée reçue tenace, n'ont pas réalisé les premiers films de fiction ; un peu moins, celui d'Émile Reynaud, ancêtre du dessin animé, qui réalisa les premières projections de films non photographiques de fiction sur grand écran en octobre 1892, trois ans avant celles des frères Lumière. Il connaît mieux celui de Georges Méliès créateur du premier studio de cinéma français, réalisateur de 108 films, considéré comme l'inventeur des films de fiction et des effets spéciaux.

Mais qui, jusqu'à une date récente, connaissait les noms d'Alice Guy, Anita Loos ou Florence Lois Weber ?

Alice Guy*

Née le 1er juillet 1873 à Saint Mandé, d'un couple propriétaire d'un réseau de librairies au Chili où elle passe sa petite enfance. Elle rentre en France à l'âge de 6 ans pour y être scolarisée. La faillite familiale, la mort de son frère puis de son père obligent Alice à entreprendre une formation. Elle choisira celle de dactylo-sténographe, métier



Alice Guy

nouveau à l'époque. À 21 ans elle entre comme secrétaire au Comptoir Général de la Photographie, racheté en 1895 par Léon Gaumont qui commercialise le phonographe. Pour lancer son produit ce dernier produit des 'vues animées' mais pas de films. 'Mademoiselle Alice' le convainc de réaliser des films à scénario. En 1896, quelques semaines avant le début de l'activité de Georges Méliès, elle réalise *La Fée aux choux*. C'est ainsi qu'à 24 ans, Alice Guy devient la première femme réalisatrice au monde. Premier film d'une longue série puisqu'on lui connaît la réalisation d'environ 300 films par la suite. En 1898-1899, Alice Guy tourne plusieurs scènes de la vie et de la Passion de Jésus-Christ. L'ensemble a une durée exceptionnelle de 35 minutes, mais les bobines sont vendues séparément, comme autant d'épisodes. Alice Guy réalise donc le premier péplum de l'histoire du cinéma et imagine le concept de séries. Elle se consacre également à une activité qui la passionne : la réalisation de films parlants, appelés alors 'phonoscènes'.

En 1907, elle épouse Herbert Blaché, un opérateur de l'agence Gaumont basée à Berlin. Il est envoyé aux États-Unis en 1909 ; Alice Guy le suit. En 1910, elle monte avec son mari sa propre société de production, et fait construire un studio à Fort Lee, dans le New Jersey. La société, baptisée Solax, alors la plus

grande maison de production des États-Unis, quelques années avant Hollywood, produit de nombreux films et connaît un réel succès. Cette période est très prolifique pour Alice. Mais son mari la quitte en 1918 et elle divorce en 1922. Obligée de vendre son studio en raison de la mauvaise gestion de son mari, ruinée, elle meurt à l'âge de 95 ans le 24 mars 1968.

Anita et Florence

Anita Loos (1888-1981) est notamment l'auteur du roman *Les hommes préfèrent les blondes* publié en 1925, qui a fait l'objet de deux films et de plusieurs comédies musicales. Mais outre son activité prolifique de romancière elle a été la première femme scénariste, engagée en 1912 par D.W. Griffith. Elle est l'auteure de 70 scénarios et a également collaboré notamment avec John Emerson, son époux, Victor Fleming ou Georges Cukor. Anita Loos est la première à avoir compris la place cruciale du carton dans la mise en scène du muet.

Florence Lois Weber (1879-1939) était une actrice, scénariste, productrice et réalisatrice américaine. Elle est considérée, avec Alice Guy, comme la réalisatrice la plus importante de l'industrie cinématographique américaine, et la plus prolifique de l'ère du cinéma muet. L'historien du cinéma Anthony Slide affirme que

« avec D.H. Griffith, Weber a été la première véritable auteur(e) du cinéma américain » (The Silent Feminists, 1996).

Elle est la première femme de l'histoire des États-Unis à réaliser un long métrage en adaptant sur grand écran la pièce de théâtre *Le Marchand de Venise* en 1914. Avec son mari (W. Phillips Smalley) elle a également travaillé sous une forme expérimentale à des films sonores, avec des dialogues synchronisés enregistrés sur des phonographes.

Marie-Jeanne Campana

* voir dans VdP N° 35 l'article de Nicole Vercueil : 'Alice Guy, cinéaste avant Méliès'



Anita Loos



Florence Lois Weber



Woody Allen à cœur ouvert

Le cinéaste américain revient sur 60 ans de carrière dans une courte autobiographie, *Soit dit en passant*.

Woody Allen, né en 1935 dans le quartier juif de Brooklyn à New York, raconte que ses parents étaient « aussi mal assortis que Hannah Arendt et Frank Sinatra : d'accord sur rien à part Hitler et mes bulletins scolaires ».

Il faut dire, poursuit-il, que

« je détestais, je méprisais, j'exécrais l'école ».

Woody passait beaucoup de temps dans les cinémas et apprenait des tours de cartes.

« Mon début sur scène, à 14 ans, eut lieu dans un club local où je me livrais sans conviction à quelques tours de magie ».

Par contre

« ma bibliothèque ne comprenait que des bandes dessinées, ma seule lecture jusqu'à la fin de mon adolescence ».

Mais, se souvient-il à propos de ses petites amies intellectuelles :

« quand mes hormones commencèrent à tourner à plein régime, je remarquais ces jeunes filles à cheveux longs, (...) un exemplaire de *La métamorphose* annoté (...) : c'étaient celles qui me faisaient battre le cœur ».

Il se rappelle encore :

« Je lisais alors sans discernement (...). Je me mis à écouter de la musique classique en plus du jazz ... Sidney Bechet fut le révélateur, c'était la première fois que j'entendais du jazz de la Nouvelle Orléans (...) cela devint pour moi une vraie passion (...) Je m'achetai un saxo soprano et j'appris à en jouer ; je m'achetai une clarinette et j'appris à en jouer ».

A seize ans il se lance, avec succès, dans l'écriture de gags, se produit sur scène et crée son personnage d'intellectuel névrosé

« misanthrope, claustrophobe, solitaire, amer et incurablement pessimiste (...) Moi, j'ai toujours vu le cercueil à moitié plein ! »

A trente ans il est scénariste de *Quoi de neuf Pussycat ?* qui lui fait « honte ! ». Plus loin il note :

« C'est beaucoup plus difficile d'écrire que de réaliser, le problème provient presque toujours du scénario ; un cinéaste

médiocre peut faire un bon film à partir d'un scénario bien ficelé, un grand réalisateur ne pourra jamais transformer un scénario nul en un bon film ».

Sa carrière d'immense réalisateur commence vraiment avec *Prends l'oseille et tire-toi* (1969).

Le livre accorde une grande place aux accusations de Mia Farrow (treize films avec elle !) concernant des agressions sexuelles de son ex-mari contre leurs deux filles adoptives.

« J'ai acquis la réputation d'un homme obsédé par les jeunes filles. Mais mes obsessions, c'étaient les gangsters, les joueurs de baseball, les musiciens de jazz et les films de Bob Hope ! ».

Et plus loin :

« J'ai opposé mai à décembre (c'est-à-dire la jeunesse à la vieillesse, *ndlr*) comme thème romantique dans mes films, de même que je me suis servi de la psychanalyse, du meurtre ou des blagues juives pour déclencher le rire ».

Il parle aussi de lui-même pour s'en moquer :

« Je déteste la nature... Qui a envie d'entendre les vagues lécher le rivage en essayant de s'endormir ? ... Je ne porte jamais ni montre ni parapluie, je ne me suis jamais approché d'un traitement de texte ni n'ai envoyé un e-mail... J'aime aller chez le médecin, me faire prendre la tension et m'entendre dire que la petite tache noire sur ma chemise blanche provient de mon stylo, pas d'un mélanome. »

Aux apprentis-cinéastes, il donne de curieux conseils :

« Je n'ai rien de valable à offrir ; mes caractéristiques en tant que réalisateur sont la paresse, le manque de discipline, le savoir-faire d'un étudiant raté. »

La conclusion de ce brillant ouvrage revient à l'auteur :

« Comme je ne crois pas en l'au-delà, je ne vois vraiment pas quelle différence cela fait que les gens se souviennent de moi comme d'un cinéaste ou d'un pédophile. Tout ce que je réclame c'est qu'on disperse mes cendres à proximité d'une pharmacie ».

Jean Wilkowski

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version papier

- individuel : 35€ soutien à partir de 45€
 couple : 45€ soutien à partir de 55€

avec abonnement à *Vu de Pro-Fil* version électronique

- Individuel : 25€ soutien à partir de 35€
 couple : 35€ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € pasteur étudiant chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à *Vu de Pro-Fil*

- individuel : 20€ soutien à partir de 30€
 couple : 30€ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

Téléphone :

Courriel :

Signature :

Ci-joint un chèque de € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



Une série télévisée de grand art

Babylon Berlin de Tom Tykwer, Achim von Borries et Hendrik Handloegten, Allemagne 2017-2019, 3 saisons, 28 épisodes en tout

Babylon Berlin est une série télévisée allemande à très gros budget (environ 40 millions de dollars), basée sur des romans policiers de Volker Kutscher, diffusée depuis le 13 octobre 2017 sur une chaîne allemande et en France à partir de 2018 sur Canal+. Les DVD avec sous-titres français sont disponibles dans le commerce. La série a déjà reçu de très nombreux prix et Tom Tykwer a annoncé le tournage de la saison quatre.

Nous sommes en 1929, sous la République de Weimar. Volker Bruch (voir notre entretien sur notre site) joue le commissaire Gereon Rath, vétérán de la Première Guerre mondiale, ami de la famille de Konrad Adenauer, policier à Cologne puis transféré à Berlin pour enquêter sur des meurtres politiques. Rath est catholique, souffre d'un trouble de stress post-traumatique suite à la guerre, et vit en cachette avec Helga Rath, sa belle-sœur, épouse de son frère disparu.

A Berlin, il se lie avec Charlotte Ritter, jeune fille déléguée qui vit avec sa famille dans un taudis comme il y en avait tant à l'époque. Elle travaille comme simple employée administrative au siège de la police, mais a l'ambition de devenir la première femme détective dans l'histoire et de se sortir de la misère. Elle n'hésite pas à se prostituer quand le besoin d'argent devient trop pressant.

Quelques détails sont inspirés de faits réels, comme le personnage d'August Benda (Matthias Brandt), inspiré de celui de Bernhard Weiss, juif, vice-président de la préfecture de police de Berlin pendant la république de Weimar, détesté à la fois par les monarchistes, les communistes et les nazis. C'est pour tuer August Benda qu'une amie de Charlotte, Greta Overbeck (Liv Lisa Fries), est savamment manipulée par les nazis (le vrai Bernhard Weiss ne meurt qu'en 1951).

Le général major Kurt Seegers (Ernst Stötzner) a créé une armée secrète, la Reichswehr noire (celle-ci a réellement existé en 1923). Il ordonne régulièrement l'assassinat des journalistes et d'autres enquêteurs et se trouve vite sous les radars de Gereon et Charlotte. Il prépare un coup d'État pour restaurer la monarchie. Mais ce ne sont là que quelques-uns des multiples fils qui se croisent dans cette histoire complexe



Volker Bruch et Matthias Brandt dans Babylon Berlin

aux rebondissements incessants.

Une grande partie des scènes sont tournées dans les mythiques studios Babelsberg, d'autres à Berlin ou ailleurs en Allemagne. Par exemple, pour montrer le commissariat de police, les images extérieures sont celles de l'hôtel de ville de Berlin, surnommé le Château Rouge parce qu'il est en briques. D'autres bâtiments, disparus pendant la guerre, ont été recréés numériquement. Ce qui fascine surtout dans cette série, outre l'histoire vraiment très bien menée du début à la fin, c'est la reconstitution de l'atmosphère du Berlin de la fin des années 1920, avec sa folle vie nocturne, ses artistes, ses demi-mondaines, ses intrigues politiques entre factions diverses, ses espions et ses marchands d'armes, ses mafias concurrentes (Ronald Zehrfeld joue un mafieux arménien), mais aussi la misère d'un peuple affamé et l'extravagance cynique des riches sans complexes. Ce sont tous ces éléments qui mèneront l'encore fragile démocratie allemande à la ruine et on sent le danger monter au fil des épisodes.

Malgré quelques petits anachronismes, comme le type de la locomotive à vapeur ou encore les pistolets utilisés, on pourrait presque parler d'un documentaire, non à cause des faits relatés, mais de l'ambiance qui nous fait quasiment sentir la montée inéluctable du nazisme. A voir absolument.

Waltraud Verlaquet

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

Pour m'abonner à Vu de Pro-Fil, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Présence Protestante sur France 2



Dimanche 20 décembre, 10h

Capables d'aimer en terre de mafia

Riesi, Italie. Dans les années 60, cette ville de Sicile est gangrénée par la Mafia, qui profite d'un climat social, économique et politique catastrophique pour étendre son pouvoir toujours plus loin. C'est dans ce contexte que le pasteur Tullio Vinay crée en 1961 le

Servizio Cristiano, une œuvre diaconale de l'Église vaudoise d'Italie. Son but : dynamiser la ville et proposer à la jeunesse une alternative à la Mafia.

Aujourd'hui, plus de 60 ans après sa création, le Servizio Cristiano est devenu un véritable point central de la vie à Riesi : éducation, agriculture, culture... Ses équipes s'investissent dans de nombreux secteurs d'activité pour changer les mentalités et permettre à la jeunesse de Sicile de continuer à rêver d'un avenir loin de la culture mafieuse, encore très présente.

Documentaire de Théo Lombardo et Matthieu Salmeron

Vendredi 25 décembre 2020, 10h

Culte de Noël en Eurovision

Dimanche 27 décembre, 10h

Sur les traces de Jésus à Montpellier

Programmation sous réserve de changements liés à l'évolution de la situation sanitaire

Dimanche 3 janvier, 10h

Ma foi ...

Peut-on vraiment faire confiance à Dieu ?

Ma foi... interpelle et interroge encore et toujours... la foi ! Désormais dans chaque épisode, David, Damien et leurs invités apporteront des éléments de réponse à une grande question que tout le monde se pose. Dans ce numéro : Peut-on vraiment faire confiance à Dieu ?

Emission réalisée par Matthieu Salmeron

Dimanche 10 janvier, 10h

21 siècles après Jésus-Christ - Violence

Que disent les Évangiles de la violence ? Et qu'en pensent nos trois invités ? Est-elle bannie, permise, nécessaire parfois ? Comme à l'accoutumée, ils se retrouvent autour d'un passage dont ils ignorent tout, pour un voyage au cœur des textes bibliques en compagnie de Marion Muller-Colard.

Une émission présentée par Marion Muller-Colard

Crédits photo

p.1 : © Pyramide Distribution
p.3 : © Les Films du Whippet - © JHR Films
p.4 : © Pyramide - © Kwassa Films
p.5 : © ASC Distribution
p.6 : © Ciné Festival
p.7 : © barnsteiner-film; © Pyramide Distribution

p.8 : © UFO Distribution
p.9 : © Théâtre du Temple
p.10 : © Metropolitan FilmExport
p.11 : © Pyramide Distribution
p.12 : © Swashbuckler Films
p.13 : © D.R.
p.14 : © D.P.

p.15 :
p.16 : © D.P.
p.17 :
p.18 : © FR_tmdb
p.19 : ©
p.20 : © Pyramide Distribution

Pro-Fil à l'heure de la Covid-19

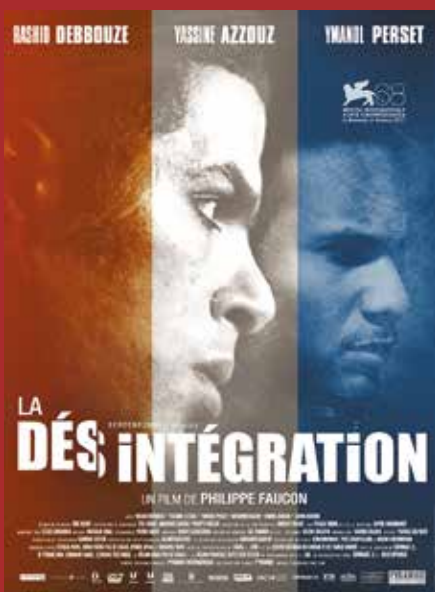
Septembre avait vu un timide retour dans les salles obscures et certains de nos groupes locaux avaient goûté au plaisir de se réunir à nouveau « en présentiel ». Mais dès novembre, il a fallu à nouveau se confiner et reprendre notre vie de cinéophile en ligne. Heureusement, instruits par l'expérience du printemps, la plupart des groupes ont réagi très vite et mis en place des programmes de télé-réunions pour discuter de film vus à la télévision ou sur internet en VOD. Certains groupes ont choisi des films récents comme Paris (*Cold War*), Nîmes (*La belle époque, Heureux comme Lazzaro*), Marseille (*Maternal*) ou Montpellier (*The Bookshop*). Issy a préféré revoir des classiques en programmant sur quatre semaines un cycle Renoir (*La chienne, La Marseillaise, Le fleuve, Le carrosse d'or*). Dans tous les cas, ce furent de belles occasions de se revoir et d'échanger par téléconférence.

Dans le même esprit, l'émission Champ contrechamp sur Fréquence protestante a consacré ses séances de novembre et de décembre à parler du cinéma français de la période de l'Occupation (1939-45) avec des réalisateurs comme Grémillon, Decoin, Autant-Lara, Carné mais aussi Becker, Clouzot, Bresson.

Les + sur le site

- Emission Ciné qua non du 17 novembre 2020, rubrique : radio (Simone Clergue, Claude Bonnet, Guylène Dubois)
- Prix du jury œcuménique Mannheim 2020, rubrique : Mannheim 2020 (Jury)
- Émission Champ Contrechamp du 24 novembre 2020, rubrique : radio (Jean Lods, Françoise Lods, Jacques Champeaux, Jean Wilkowski)
- « De l'essentiel du cinéma », rubrique : édito site (Roland Kauffmann)





A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

LA DÉSINTÉGRATION

(France, 2011, 78 min.)

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation : Philippe Faucon ;
 Scénario : Philippe Faucon, Eric Nebot, Mohamed Sifaoui ; Photo : Laurent Fénart ; Montage : Sophie Mandonnet ;
 Son : Cécile Chagnaud ; Musique : Benoit Schlosberg ; Production : Screenrunner, Dragon Films, uFilm ;
 Distribution : Pyramide International
 Interprétation : Rashid Debbouze, Yassine Azzouz, Peret Ymanol, Mohamed Nachit, Zahra Addioudi, Kamel Laadaili

AUTEUR :

Philippe Faucon est né au Maroc en 1958. Après une maîtrise de Lettres à l'Université d'Aix-en-Provence, il débute au cinéma comme régisseur. Il passera à la réalisation avec des films documentaires puis des courts métrages, avant de réaliser ses premiers longs métrages : *L'Amour* en 1989 décrit la vie quotidienne des jeunes des cités, entre galère et éducation sentimentale ; *Sabine* en 1992, *Muriel fait le désespoir de ses parents* en 1995 et *Samia* en 1999, nous présentent des portraits individuels dans une

problématique sociale. *La trahison* (2005), se déroulant en Algérie pendant la guerre, changera complètement de contexte et de thématique. En 2008 il réalise *Dans la vie* où il aborde avec optimisme les relations entre une Juive pied-noir paraplégique et son auxiliaire de vie musulmane.

RÉSUMÉ :

Une cité dans l'agglomération lilloise, de nos jours. Ali, Nasser et Hamza, la vingtaine, rencontrent Djamel qui a dix ans de plus qu'eux. Aux yeux d'Ali et de ses amis, Djamel est comme un grand frère au langage pénétrant et plein de charisme.

ANALYSE :

Ce film évoque les difficultés de la deuxième génération immigrée en France, et les risques de manipulation par des intégristes. Il nous montre comment ces trois jeunes 'beurs', un peu à la dérive, finissent par être manœuvrés par un jeune islamiste qui connaît mieux que quiconque leurs désillusions, leurs points faibles et leur sentiment de révolte à l'égard de cette société dans laquelle ils sont nés, mais à laquelle aucun des trois ne se sent plus appartenir. Djamel va les conduire à un attentat où ils seront 'martyrs'.

Le contexte de ce récit fait penser à certains chapitres du roman *Le village de l'Allemand* de Boualem Sansal, dans des 'cités' françaises. Cela confirme les analyses et craintes de ceux qui lancent un cri d'alarme sur les risques encourus pas

la société française si elle ne s'empare plus efficacement de ce qu'on appelle 'le problème des banlieues'.

Philippe Faucon s'intéresse au terrorisme, non pas tant dans ses aspects spectaculaires et dramatiques, que dans la question de ses origines : quelles sont les motivations qui conduisent à des actions barbares. Tout n'est pas noir dans ce film et il y a des portraits intéressants de personnages secondaires positifs : la mère qui se sacrifie pour que son fils fasse des études ; le père hospitalisé, mourant et digne ; le grand frère qui a une 'amie' française et a adhéré à l'idéal d'intégration à la française ; le professeur de lycée professionnel qui s'efforce d'encourager ses élèves à forcer le 'plafond de verre' ; l'imam modéré qui veut convaincre ses fidèles de ne pas répondre par la violence en France à la violence d'Israël vis-à-vis de Gaza. Tout ceci est montré par Philippe Faucon avec beaucoup de sobriété et d'efficacité, comme il en a déjà montré dans ses précédents films abordant également la question de la difficile intégration des maghrébins en France. Son titre *La désintégration* est à cet égard très parlant.

Maguy Chailley



La désintégration

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 45 :

Never, Rarely, Sometimes, Always (*Jamais, rarement, parfois, toujours) (Eliza Hittman) - *Tenet* (Christopher Nolan) - *La femme des steppes, le flic et l'oeuf* (*Ondog*) (Wang Quan'an) - *Effacer l'historique* (Gustave Kervern, Benoît Delépine) *Dans un jardin qu'on dirait éternel* (Tatsushi Omori) - *La Daronne* (Jean-Paul Salomé) - *Les choses qu'on dit, les choses qu'on fait* (Emmanuel Mouret) - *La jeune fille à l'écho* (*Paskutine atostogu diena*) (Arunas Zebriunas) - *Ju Dou* (Zhang Yimou) - (Werner Herzog) - *Adolescentes* (Sebastien Lifshitz) - *Antoinette dans les Cévennes* (Caroline Vignal) - *Ondine* (*Undine*) (Christian Petzold) - *Madame* (Stéphane Reithauser) - *Maternal* (Maura Delpero) - *Rocks* (Sarah Gavron) - *We Are Soldiers* (Svitlana Smirnova) - *Africa Mia* (Richard Minier, Edouard Sallier) - *Les Apparences* (Marc Fitoussi) - *La femme qui s'est enfuie* (Hong Sang-Soo) - *Josep* (Aurel) - *Drunk* (Thomas Vinterberg) - *Peninsula* (Sang-Ho Yeon) - *Michel-Ange (Il peccato)* (Andrei Konchalovsky) - *Yalda, la nuit du pardon* (Massoud Bakhshi) - *A Dark Dark Man* (Adilkhan Yerzhanov) - *Un pays qui se tient sage* (*Documentaire*) (David Dufresne) - *Ala Changso* (Gonthar Guyal) - *Balloon* (*Qjiqu*) (Pema Tsenden) - *Last Words* (Jonathan Nossiter) - *Adieu les cons* (Albert Dupontel) - *La famille Addams* (*The Addams Family*) (Conrad Vernon, Greg Tiernan)